Monsieur Max Petitpierre
Président de la Confédération suisse

Bern

R.P. no. 3
Remise des lettres de créance
au Président Kwamah.

Monsieur le Président de la Confédération,

 Avec un préavis de 24 heures, j'ai été appelé à présenter mercredi après-midi le 16 novembre mes lettres de créance au Président Kwame Nkrumah. Le Ministre des Affaires étrangères s'attendait dans une antichambre. Au cours d'une conversation à bâtons rompus, j'évoquai le rôle déterminant qu'il avait joué dans l'accompagnement du pouvoir de Nkrumah puisque ce fut lui, Ako Adjei, qui engagea à la fin de 1947 les dirigeants du parti nationaliste bourgeois "United Gold Coast Convention", en quête d'un secrétaire général entreprenant, à faire venir de Londres l'actuel président. Le ministre se retrancha derrière la barrière d'humilité que les subalternes élèvent autour du culte de la personnalité.

 Or, l'image qu'allait projeter Nkrumah ne répondait en rien à la glorification de sa personne dont l'accusent ses adversaires, intérieurs et étrangers. À l'annonce de mon nom par le ministre, il se leva de son siège, fit le tour de son bureau, me serra la main, congédia l'introducuteur. Je m'assis à ses côtés et lui tendis les lettres de créance, qu'il lut attentivement. Dans cette pose, en tête à tête, j'aurais dû une fausse note en lui détaillant la brève allocution de circonstance que j'avais préparée. Je lui présentai donc le texte dont il prit connaissance avec la même attention. Il parut en approuver les termes, et enchaîna avec des paroles cordiales à l'adresse de la Suisse et de ses dirigeants. Les propos sur le Congo, sur l'idéal pan-africain, n'apportèrent pas...
d’élément nouveau.

Toujours très détendu, en élégant costume européen, le président me ramena dans l’antichambre, où nous bûmes à la santé de nos pays. De cette entrevue, marquée d’aucune affectation, j’emporté le souvenir d’une personnalité suffisamment forte et originale pour se donner en toute simplicité devant un visiteur occidental. Si les apparences ne trompent pas, le président Nkrumah apparaît dans les meilleures dispositions à notre égard.

Comment expliquer ce constat entre l’impression que je ressentis et la vénération quasi mystique dont “Osagyefo”, le Sauveur, se fait entourer depuis la proclamation de la République? Mon analyse remonte aux origines même des mouvements nationalistes africains, éloquemment avant la seconde guerre mondiale. L’objectif primaire des agitateurs fut de corrompre les rapports inégaux du régime colonial, l’autonomie interne, l’indépendance, s’ajoutèrent en surimpression après la guerre, à l’exemple du processus d’émancipation en Asie. Le premier obstacle à surmonter pour un parti nationaliste avait été de prendre appui sur une plateforme politique. Or, paradigmatiquement pour les nationalistes, la conception de nations africaines n’existait pas. Faussées au gré des rivalités coloniales, qui s’étaient fort peu minimisées de respecter les ethnies africaines, les colonies ne représentaient jamais une notion abstraite pour leurs habitants. La réalité charnelle de l’appartenance à une communauté ne suivait pas le tracé des frontières du traité de Berlin (1885), mais bien le contour des tribus. Comme ce “patriotisme” tribal ne pouvait pas rivaliser avec les entités politiques que les puissances coloniales marquaient de leur empreinte propre, force fut aux leaders africains de chercher à donner une personnalité nationale à un simple découpage géographique.

comme une source de réactions émotives risque d’aboutir à une sélection des événements du passé pour glorifier le jeune État. Les entrances prêten à la raillerie. Des cartes postales illustrant l’histoire du Ghana, en vente publique, déploient les Africains enseignant l’alphabète, les mathématiques, la chimie, la médecine, aux Grèces. Esque inculqué à ceux-ci la sagesse africaine. Tyron, secrétaire africain de Cicéron, est l’inventeur de la démographie...

Sur de telles assises, il devenait possible d’édifier une nation. Bien de plus proche de l’âme africaine que l’in-carnation de la communauté dans un chef. D’essence divine, intermédiaire entre le passé glorieux des ancêtres et le pré-sent, concentrant en sa personne les forces surnaturelles de la tribu, le chef politique ou religieux est le foyer vers lequel convergent les engagements personnels contractés par serment, hymnes, formules laudatives. N’était-il pas tentant pour Nkrumah auquel douze ans passés dans les universités améri-caines et anglaises, de 1935 à 1947, avaient révélé les pos-sibilités de l’organisation politique, de mobiliser les émo-tions innées en vue de tendre les volontés vers l’unité? Qui veut la fin veut les moyens. La fin, c’est d’atteindre en brûlant les étapes cette "efficacité" moderne dont les États totalitaires paraissent posséder la meilleure recette. Les moyens: ériger son propre piédestal, s’y faire jucher puis maintenir par un pari à votre dévotion. Attitude visible aux yeux des leaders africains d’expression française, ouverts aux lumières du cartésianisme, ou des chefs fédéraux musulmans, peu enclin à s’en laisser conter. Mais attitude parfaitement naturelle pour l’Africain, demeuré féodaliste même sous un vernis chrétien ou musulman. Nkrumah qu’a montré sa face européenne est resté africain dans ses fibres profondes. Il peut donc se présenter tout aussi bien sous les traits du chef politique moderne que sous ceux d’un sauveur mystique de l’Afrique.

De cette ambivalence même résulte la difficulté de prédire la direction que prendra le "Nkrumahisme". Il tend à des méthodes totalitaires qui permettent de compenser l’ab-sence d’unité nationale en brisant l’opposition, et de combler le retard attribué au fait colonial. Il concentre le pouvoir entre les mains d’un seul, et le pouvoir absolu risque de cor-rompre son détenteur. Mais peut-être ne voyons-nous qu’une façade, dont les prétentions, les excès, recouvrent une gesta-tion originale. Si d’une part l’Africain est porté à la mise en commun des ressources et des biens par la tradition tribale, il n’obéit pas d’autre part aux ressorts des formes connues de totalitarisme: opposition de classes sociales, pression démographique, disdain physiologique.

Veillez agréer, Monsieur le Président de la Confédé-raison, l’assurance de ma haute considération.

L’AMBASSADEUR DE SUISSE:

René Keller.